

# CONCLUSIONS DES ETUDES 1958 PUBLIÉES DANS LES ARCHIVES DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

ROGER HEIM

## C O N C L U S I O N S

par ROGER HEIM

Des étapes successivement atteintes dans l'étude des Agarics à pouvoir psychotrope, telle que le Mexique nous en a transmis la richesse, se dégagent un faisceau d'acquisitions, mais aussi quelques déductions générales, qui méritent sans doute d'être résumées ou traduites à l'issue de ce Mémoire.

L'abondante matière ethnomycologique, en très grande partie inédite, réunie et interprétée lumineusement par M. et Mme WASSON, leur ont permis de poser bien des problèmes, d'en résoudre plusieurs, et d'ouvrir à de nouvelles considérations et à d'autres investigations un domaine jusqu'ici pauvre en documents, que les découvertes propres au Mexique ont brusquement et considérablement étendu. En vérité, une science est née, dont les racines plongent dans l'histoire même des religions et dans celle de la philosophie des populations primitives; mais, d'autre part, vers l'avenir, les données ainsi amassées livrent déjà une source inédite aux préoccupations les plus avancées de la psychopathologie expérimentale et peut-être de la thérapeutique humaine. On mesure à la lecture d'un certain nombre des chapitres précédents ce que l'étude des Psilocybes hallucinogènes mexicains et du Strophaire américano-asiatique peut apporter de nouveau à ces divers secteurs de la science et de la médecine, puisque les premiers essais réalisés à ce sujet n'éliminent pas, bien au contraire, l'espoir d'introduire en psychiatrie la psilocybine, extraite de ces champignons mexicains. La découverte de la structure moléculaire de ce corps, avec son atome inattendu de phosphore, correspond à une constitution d'un type nouveau parmi les substances indoliques; elle est à ce propos une acquisition d'un très haut intérêt scientifique dont le mérite revient à M. Albert HOFMANN qui, ayant réalisé la synthèse de cette substance, ouvre à celle-ci des possibilités de modifications moléculaires ultérieures dont puisse profiter la thérapeutique des affections nerveuses. Déjà, nous savons aujourd'hui que la psilocine résulte d'une déphosphorylisation de la psilocybine (A. HOFMANN et F. TROXLER, décembre 1958).

Mais il faudrait élargir l'objet essentiel à propos duquel se sont inscrits les divers chapitres de ce livre pour mesurer dans toute leur ampleur les limites du vaste champ que couvrent déjà l'ethnomycologie et les aspects scientifiques des questions qui lui sont attachées. L'Amérique du Sud, l'Asie méridionale, la Chine et le Japon, les terres du Pacifique — à Bornéo, peut-être en Nouvelle-Guinée —, l'Afrique et Madagascar, la Sibérie et les contrées de l'Extrême Nord participent ou ont participé aussi à des usages tenaces ou à des traditions anciennes dont les Champignons hallucinatoires sont les acteurs à la fois immobiles et efficaces. C'est peu à peu que la perspicacité et l'attention de M. R. G. WASSON pourront compléter cette matière et en tirer peut-être la synthèse qui constituera l'explication de

phénomènes où l'humain et le divin, le civilisé et le primitif, le normal et le schizophrène, l'objectif et le subjectif, restent en présence ou en conflit. Je me garderai bien de m'attacher ici à de telles notions et à des aperçus aussi difficiles à pénétrer, mais je voudrais soulever les prolongements que du double point de vue pharmacodynamique et chimique de telles reconstitutions historiques, ou occultistes, ou « alchimiques », livrées par les textes ou les usages ancestraux, sont de nature à pénétrer : ce qui est vrai des propriétés hallucinatoires des Psilocybes ou du peyotl, utilisés par les Indiens bien avant l'arrivée de CORTEZ et révélés par les antiques Aztèques ou Mazatèques, l'est aussi des *Panaeolus*, de certains *Stropharia*, voire de l'Amanite tue-mouches; de même, par le seul concours des chimistes, quant à l'ergot de seigle. Des informations récemment réunies par M. R. G. WASSON aux États-Unis, en Pologne, aux îles Fidji enrichissent cette documentation (1). Déjà les *Panaeolus*, dont on sait, par le hasard d'intoxications involontaires, les actions psychotropes, sont devenus nouveaux sujets d'étude. Ainsi, l'ethnomycologie, aux limites chaque jour élargies, a désigné une voie nouvelle à la chimie analytique et synthétique qui, à son tour, vient enrichir la toxicologie, la pharmacodynamie, la psychopathologie, peut-être bientôt la thérapeutique.

Cette dernière découvre, en tout cas, dans les premières études du professeur Jean DELAY, du docteur Pierre PICHOT et de leurs collaborateurs, des prémices encourageantes et des faits passionnants. Le travail présenté ici par eux-mêmes constitue déjà une contribution fondamentale à un domaine d'avenir. Les effets neurologiques, neuro-végétatifs, psychiques, les troubles intellectuels et sensoriels, toutes les manifestations individuelles, dans la sphère intérieure comme dans les contacts avec le monde extérieur de chaque sujet, et de chacun, constituent le relevé, extrêmement divers, mais quand même apte au classement, d'un clavier infini de réactions. La lecture de cette matière neuve suscitera bien des motifs d'intérêt. Parmi les effets somatiques, bradycardie et hypotension, dont les autres drogues comparables n'offrent pas les indices, restent deux manifestations particulièrement dignes d'attention.

Mais je voudrais ici développer l'aspect strictement mycologique des questions étudiées, puisqu'il est en rapport plus direct avec mes préoccupations personnelles, et parce qu'il m'a permis d'introduire les Agarics hallucinogènes parmi le matériel d'étude le plus favorable à l'examen approfondi, propre aux exigences modernes, des entités spécifiques.

Les Psilocybes hallucinogènes, plusieurs microendémiques, sont probablement, pour la plupart des espèces, strictement mexicaines ou du moins localisées à certaines régions de l'Amérique latine. Ils possèdent en commun des exigences climatiques et édaphiques correspondant à une humidité très élevée du sol et de l'atmosphère, à une altitude de 1 200 à 3 500 mètres, qui permettent de les considérer comme des formes propres à la limite entre les Terres chaudes et les Terres froides. Elles ont les caractères paradoxaux des milieux où elles vivent. On peut admettre que les petites formes lignicoles comme *yungensis*, ou humicoles comme *mixaeensis* ou *Hoogshageni*, liées à la forêt primitive, ont été les souches premières d'où sont sorties, avec les cultures nées de l'homme, les espèces prairiales comme le *Ps. mexicana*, particulièrement hygrophiles comme le *Ps. Wassonii*, voire aquatiques avec le *Ps. Zapotecorum*. Leur extension paraît donc solidaire de la destruction accélérée du manteau forestier et du

---

(1) Voir R. G. WASSON, in *Herbarist*, New York, sous presse.

développement des cultures et des pâturages. Le *Ps. caerulescens*, par contre, offre une répartition plus large concordant avec son habitat sur matières en décomposition : la canne à sucre. Or, il est remarquable que cette plante cultivée, originaire de l'Inde, introduite en Europe au III<sup>e</sup> siècle, importée d'Espagne à Saint-Domingue, n'a atteint le Nouveau Monde que relativement tard. María SABINA prétend que ce champignon croissait, avant l'introduction de la canne à sucre, dans les terres sujettes à de violents glissements — ce qu'explique sa désignation vernaculaire. Il faut donc supposer que le *caerulescens* s'est adapté à un support nouveau qui est devenu pour lui milieu de dilection. Le problème de l'origine du *Strophaire* est moins hypothétique. Cette espèce stercorale est également asiatique — nous en avons apporté la preuve. Elle est fort commune même — probablement — en Asie du Sud-Est, et il n'est pas exclu qu'elle y ait été décrite depuis longtemps sous d'autres noms que *cubensis*. Il n'est pas impossible qu'elle existe en Afrique, voire en Océanie ou aux Fidji. Sa présence aux États-Unis, au Mexique et probablement dans une partie de l'Amérique centrale, a suivi l'introduction des bovidés domestiques dont on sait qu'ils sont parvenus au Mexique lors de la conquête espagnole.

Nous sommes donc en présence, ici, d'une espèce d'origine probablement asiatique, non utilisée par les indigènes des contrées méridionales de ce continent où croît le champignon, importée en Amérique latine plus tard, avec le bœuf, et dans laquelle les Indiens auraient, pour la première fois, découvert ses propriétés psychotropiques, ce qui prouverait ainsi — si cette hypothèse est exacte — que leurs dispositions à l'égard de telles investigations, liées à leurs tendances ataviques à rechercher des substances hallucinogènes, étaient beaucoup plus développées que dans d'autres pays.

Mais ce sont surtout les déductions tirées des cultures pures et, mieux encore, sur composts, en conditions non stériles, qui m'ont amené, avec le concours de M. Roger GAILLEUX, à des résultats sur lesquels je voudrais maintenant insister.

Les réussites culturelles auxquelles nous sommes parvenus par l'application méthodique et prolongée, durant plus de cinq années, de la technique septique des essais sur composts pailleux et complexes, stériles ou non, ont conduit à des conclusions inédites intéressantes à la fois la biologie et la taxinomie. Les résultats ci-dessus transcrivent le résumé aussi concis que possible de l'abondante documentation descriptive que nous avons amassée à ce propos. Ces acquisitions s'inscrivent comme indispensables dans l'étude générale que nous avons entreprise des *Psilocybes* hallucinogènes du Mexique, d'une part parce que les cultures qui en forment la matière nous ont livré de nombreux, voire multiples, carpophores, et que l'examen détaillé seul pouvait nous autoriser à préciser les particularités des espèces, leur variabilité, la délimitation des formes dont chacune de celles-là est en quelque sorte la somme, d'autre part en raison des éléments précieux de comparaison que les traits cultureux végétatifs de ces diverses entités nous apportaient. L'indice pigmentaire, l'aptitude à former des cordonnets ou des sclérotés, l'aspect morphologique même des colonies, leur relief, la netteté et la profondeur de leur ornementation, acquièrent la valeur de véritables indices descriptifs dont la pleine signification s'impose à la lumière des aspects comparatifs tirés de l'examen de souches quelque peu différentes, cependant indiscutablement liées à la même espèce. Tout d'abord, la vie culturelle déclenche, exagère, met en évidence, des indices qui deviennent nouveaux, des caractères inattendus, des organes imprévus.

Un premier exemple est à citer. Certains ont été tentés d'inclure le *Stropharia cubensis* parmi les *Psilocybes*, et se sont obstinés dans ce point de vue, plus que discutable. Certes,

un faisceau de critères morphologiques (présence d'un anneau double, non-séparabilité du chapeau et du stipe, aspect pommelé des lames correspondant à une maturation discontinue, revêtement piléique visqueux), embryologiques (origine profondément angiocarpe de l'hyménium), cytologiques (structure filamenteuse-réticulée du noyau), chimiques (solubilité du pigment sporique), biologiques (durée de vie rapide, habitat stercoral), suffiraient à tracer un net fossé entre le Strophaire — typiquement *Stropharia* — et les Psilocybes, malgré la commune présence de psilocybine. Or, les cultures mettent en évidence un autre et double critère : macroscopiquement l'existence des cordonnets et quelques autres modalités d'aspect bien particulières, l'absence au microscope des rameaux acrémoniformes, présents par ailleurs dans toutes les cultures de Psilocybes hallucinogènes.

D'autre part, la culture du *Psilocybe mexicana* a provoqué, dans des conditions déterminées, de nutrition élevée et de luminosité faible, l'apparition de sclérotés que l'espèce sauvage ne produit pas. Ces tubercules ont fourni un indice spécifique séparatif de valeur rigoureuse, un test absolu de différenciation taxinomique. Ils ont constitué en outre une réserve inattendue de substance psychotrope active. Ce caractère est devenu en effet un indice essentiel qui s'ajoutera à quelques autres pour distinguer un mutant (n<sup>os</sup> 16 et 46) de son espèce-mère — *mexicana* — et de celle dont il tend à se rapprocher physionomiquement, peu à peu, par la culture — *caerulescens* — : le mutant *semperviva* est incapable de produire des sclérotés, contrairement au *mexicana*, mais pareillement au *caerulescens*. Ajoutons que certains exemplaires du *semperviva* (Pl. XVIII, fig. 6) rappellent par leur luxuriance, par l'irrégularité et la fibrosité extrême du stipe — dite en filasse —, par la diversité des pigments le *Ps. Zapotecorum*. Et cependant la configuration des spores et le mode de maturation sporale, bien distincts, s'opposent à une telle intime parenté, alors que la teneur en corps actifs se révèle étonnamment et beaucoup plus élevée dans cette souche apparue expérimentalement.

C'est ainsi que les cultures septiques réalisées ont encore conduit à des résultats d'ordre génétique fort intéressants. Elles concernent deux cas de mutations dont l'un vient d'être rappelé : le *Psilocybe semperviva* est né d'une sporée tirée d'un échantillon assimilable à un *Psilocybe mexicana*; ses caractères se sont précisés peu à peu et ont abouti à l'existence stable d'une espèce qu'on peut considérer comme nouvelle et acquise dans les conditions précises de sa vie au laboratoire. L'autre exemple concerne la curieuse mutation apparue dans une culture septique, sur compost de fumier, du *Stropharia cubensis* où certains échantillons se sont révélés porter un hyménium stérile dont la corrélation avec la perte de l'héliotropisme est remarquable. Le caractère infécond de ce mutant s'est maintenu intact à travers de nombreuses générations, correspondant à l'obtention de fructifications en culture pure et en milieu maltosé stérile.

Un cas différent nous est donné par les deux formes, *Mazatecorum* et *nigripes*, du *caerulescens*, formes que les caractères cultureux, pratiquement identiques, rapprochent intimement. Ces indices, artificiellement suscités, ne permettent plus, au contraire de ce qui s'est produit ci-dessus, de confirmer des distinctions apparentes, notées dans la Nature, et qui pourraient donc s'appliquer à de simples variations d'ordre écologique, sans valeur stable ou profonde.

Mais nous reviendrons à l'exemple des Strophaires. La constance des particularités culturelles propres aux colonies mycéliennes et aux carpophores ainsi cultivés a permis de préciser définitivement l'espèce par le concours du mycélium et des sporées vivantes, venus de

carpophores respectivement originaires du Mexique, du Cambodge et de la Thaïlande. Les centaines d'échantillons d'origine américaine et asiatique ainsi obtenus en culture ont conduit à livrer le schéma moyen et les limites morphologiques précises de ce même Strophaire. A ce champignon nous avons supposé que de mauvais échantillons recueillis près de Bangkok (Thaïlande) et aux environs de Pnom-Penh (Cambodge) pouvaient se rattacher. Ce n'était qu'hypothèse : notre présomption s'appuyait sur des indices fragiles, car les spécimens que nous avons récoltés s'étaient révélés en assez mauvais état. Ce ne pouvait être que la méthode culturale qui nous puisse apporter une certitude. Or, les carpophores du Strophaire siamois, puis de la forme cambodgienne, sur composts pailleux, se sont exactement identifiés à ceux du Mexique. Les seuls indices différentiels, d'ordre tout secondaire — taille, couleur plus ou moins foncée du chapeau, profil bombé ou mamelonné de celui-ci, bulbosité accusée ou imperceptible du stipe — démontrent à la fois la valeur de l'espèce unique, la constance de ses caractères déterminants, et, d'autre part, la mesure et la signification limitées de ses variations intraspécifiques. Le doute n'était plus permis : l'espèce du Sud-Est asiatique (Tonkin, Cambodge, Thaïlande) s'identifiait à celle de l'Amérique centrale (Cuba, Floride, Honduras britannique, Porto Rico, Mexique). Bien mieux, de mauvais échantillons de Strophaires, sur bouses, recueillis à Huautla de Jiménez (Mexique), avaient suggéré, avec doute, sur le terrain, leur rattachement au *Stropharia semiglobata*. Les sporées réunies à ce propos ne permettaient pas de mener, par l'examen microscopique de leurs éléments, à une certitude. Or, ces spores, en germant, ont produit des cultures mycéliennes qui, sur composts pailleux, ont conduit à l'apparition de carpophores se rattachant indubitablement au *Stropharia cubensis*. Seules, la culture comparative en milieu artificiel stérile et l'obtention des carpophores sur composts pouvaient aboutir à de pareilles et aussi fertiles conclusions.

La multiplicité et le pouvoir de faire varier, au laboratoire, des conditions, nutritives et autres, nous expliquent la variabilité fréquente des carpophores, et par suite la convergence physiologique qui, par hasard, peut frapper, dans des spécimens ainsi artificiellement ressemblants, des représentants d'espèces distinctes, mais appartenant au même groupe. C'est ce que nous appellerons la convergence par imposition culturale ou par domestication. Ainsi l'échantillon cultivé, quoique de croissance très lente (Pl. XVI, fig. 7), du *Ps. Zapotecorum*, ressemble étroitement à de jeunes exemplaires sauvages de la même espèce dont la croissance a été rapide. Un échantillon anormalement gigantesque du mutant *semperviva* ressemble à un carpophore sauvage adulte de *Zapotecorum* (Pl. XVIII et XVII).

Il est encore le problème de la transposition physiologique du plan naturel à l'artifice culturel. Certaines souches du *mexicana* ont été profondément modifiées par la culture, à tel point qu'on ne saurait les reconnaître en l'absence de données précises et sûres propres à leur origine.

La culture permet parfois de suivre de telles modifications. C'est le cas du *Stropharia cubensis* dont les jeunes exemplaires dans la nature sont munis d'un mamelon acéré, mais celui-ci sera visible en culture sur de très jeunes échantillons en tube, sur milieu artificiel stérile, alors que le mamelon disparaît en général sur composts pailleux en culture septique. Mais quand la culture fructifiée sur compost, en conditions septiques, est récente, nouvellement pratiquée, l'indice propre à la présence du mamelon proéminent réapparaît, exactement comme sur les spécimens sauvages. Il y a là, semble-t-il, une action assez générale du mode culturel artificiel sur la différenciation pileïque organique. Le mamelon propre à

l'espèce sauvage tendra, avec la persistance de la culture à travers les générations successives, à disparaître, le globe piléique à s'arrondir.

Quand on sait l'importance taxinomique que semble présenter la longue papille aiguë de certains représentants de la stirpe *cordispora*, groupant la plus grande partie des *Psilocybes* hallucinogènes mineurs et sylvatiques, on comprend l'intérêt que pourrait revêtir ici encore l'obtention, en milieux artificiels, de carpophores multiples, susceptibles de révéler des variations suggestives à ce propos.

La diversification née de la culture apparaît mieux encore dans la composition chimique. Les carpophores du *Ps. mexicana* sont à peu près constants, sauvages comme cultivés, quant à la teneur en psilocybine, 0,1 à 0,25 %, plus variable en psilocine : 0,05 à 0,25 %. Par contre, le sclérote renferme peut-être d'autres composés à côté de teneurs comparables en psilocybine et en psilocine : les malaises hépatiques que j'ai ressentis, lors d'une expérience faite à partir de près de 1 g de sclérotés secs, tendraient à le prouver. L'action physiologique manifestée par ces organes conduit ainsi à des distinctions notables. Le mutant n° 16 que nous nous sommes décidé à décrire comme espèce nouvelle, *Psilocybe semperviva*, est, d'autre part, relativement très riche en psilocybine (jusqu'à 0,75 % pour les carpophores, 0,4 % le mycélium), mon collaborateur R. CAILLEUX en a fait dangereusement l'expérience (voir p. 283).

Telles sont les conclusions générales auxquelles la méthode des cultures septiques sur composts a conduit. Il nous apparaît qu'elle ouvre le champ à un prolongement fécond des études descriptives et taxinomiques auxquelles l'examen des carpophores sauvages, dans bien des genres de *Macromycètes* saprophytes, particulièrement humicoles, fimicoles, lignicoles, ne saurait suffire à livrer sa sanction. La vie domestiquée des champignons, surtout quand on devient maître du déterminisme de la fructification, conduit ainsi à une notion expérimentale et analytique de l'entité spécifique. Aucun exemple ne semble s'être mieux présenté à ce propos hors celui que nous offraient les *Agarics* hallucinogènes, et particulièrement les *Psilocybes* psychotropes, ouverts à une variabilité naturelle qui constitue la difficulté fondamentale qu'éprouve la Mycologie à les définir dans la Nature. L'investigation culturelle acquiert ainsi un intérêt générateur d'indices nouveaux. Son introduction dans de telles études apparaît indispensable pour éclairer les problèmes essentiels de la spécificité des formes et de leurs parentés.

Tels ont été, tels sont la direction et le sens des investigations et des données qui, depuis peut-être vingt, trente siècles, ou plus, ont peu à peu enrichi les découvertes auxquelles s'est attachée, à un moment lointain de l'histoire humaine, la perspicacité, ou l'acuité d'observation, voire la témérité expérimentale, de quelques ancêtres des actuels Indiens du Mexique méridional. A partir des rares indices d'ordre magique et rituel, archéologiques d'une part, encore vivants dans les traditions — hélas! bien prêtes de se dissoudre — d'autre part, la science moderne, brusquement alertée, a pu ranimer la flamme presque éteinte qu'avaient allumée les Anciens mexicains, et elle a su projeter sur un passionnant et éternel problème les feux de méthodes objectives et déductives : passionnant par la multiplicité des facettes dont il est fait, éternel parce qu'il touche aux préoccupations théurgiques auxquelles l'esprit de l'homme a été depuis toujours soumis, tel qu'il restera, malgré les découvertes scientifiques, malgré le progrès technique, parce qu'un pareil souci appartient à sa nature, qu'il soit civilisé ou primitif — ne changent que les formules! Identification et diagnose précises des espèces,

culture artificielle, voire semi-industrielle de celles-ci, mesure de l'amplitude et des termes de leur variabilité, contrôle des effets physiologiques, extraction des principes actifs qui en sont cause, mise en lumière de leurs formules structurales et réalisation de leur synthèse, expérimentation systématique sur l'homme et sur l'animal, description des symptômes somatiques et psychopathologiques, applications thérapeutiques, autant d'étapes, rapidement franchies grâce à la mise en œuvre d'une collaboration spécialisée, ouvertes à de fertiles prolongements, et qui viennent développer la matière, riche d'intérêt mais en preuves subtile, propre à l'ethnologie, à l'archéologie, à l'histoire, à la sorcellerie, que R. E. SCHULTES a approchée, et que R. GORDON et V. P. WASSON ont patiemment accumulée depuis quelques années.

Comment relier ces éléments si divers, apparemment si étrangers, respectivement attachés au domaine de la magie cérémonielle et de la science objective et analytique? De bien d'autres cérémonies où l'exorcisme est intégral, où l'occultisme est absolu, les séances rituelles auxquelles préside encore l'autorité thaumaturge de María SABINA ne se distingueraient que dans le détail des formules s'il ne s'était introduit depuis toujours dans ces pratiques ésotériques — à moins qu'elles ne les eussent suscitées — un élément essentiellement objectif, tangible, contrôlable : l'exact pouvoir de certains champignons hallucinogènes. Magie cérémonielle, magie démoniaque, faisant appel aux dieux, puis à Dieu lui-même quand l'introduction du catholicisme vient troubler les esprits, pénétrer cruellement le Mexique, s'imposer par la force, étouffer les rites anciens. Le *teonanácatl* reste la « chair de Dieu », ou celle du Diable. Comme en Moyen-Orient, comme en Égypte, comme aux Indes, comme chez les Hurons, comme ailleurs, le *mana* est ici propriété du *totem* protecteur; celui-ci est le champignon sacré, qui ne saurait être profané. Bien mieux, des manifestations rituelles de la religion catholique compléteront les procédés de la magie indienne qui en arrive à se dissimuler sous le couvert de la doctrine nouvelle, imposée par les Espagnols. Les prières telles que ce dogme les a apportées aux Indiens d'Amérique, les signes de croix, les saintes images de la Vierge et du Christ, l'usage du copal dont la fumée acquiert le pouvoir de celle de l'encens, enrichissent le processus même de la cérémonie issue directement d'une religion précortésienne. La sacralisation des pratiques nocturnes dont les champignons sont les acteurs, non pas de présence, non pas seulement catalytiques, mais effectifs, efficaces, efficients, s'est imprégnée de christianisme. Ici, la magie doctrinale des anciens Mixtèques, née peut-être — si nous suivons l'hypothèse de R. G. WASSON — des très anciens Mayas, s'est transformée, et ce sont de telles pratiques hybrides, mais non point aberrantes, ni vulgaires, qui nous sont parvenues, immuables après quatre siècles de silence. Le fait étonnant, c'est que les propriétés divinatoires du totem sont effectivement basées sur les réels effets hallucinatoires des *teonanácatl*, parfaitement distingués, précisément éprouvés par les Indiens, depuis que leurs ancêtres bûcherons en ont, les premiers peut-être, au sein de la grande forêt, établi la preuve.

Ainsi, à nos yeux de scientifiques, la valeur du rite que María SABINA nous présente selon des scènes dont la persistance est demeurée fidèle, son enracinement, sa survie, sont liés en partie à l'incontestable pouvoir psychotropique des champignons sacrés, aujourd'hui précisé, démontré, expliqué, mesuré par l'investigation rigoureuse de la science moderne.

Il est probable que l'efficacité réelle des champignons hallucinogènes a trouvé, dans les sensations éprouvées par les curanderos, une confirmation physiologique, perceptible, suggestive, qui a magnifié leur assurance. Toutes ces mises en scène, à l'image de beaucoup d'autres, auraient pu correspondre au fruit d'un occultisme intégral, ou d'autosuggestion en partie

inconsciente. Il n'en est pas ainsi. Une réalité de certains faits a été élément déterminant et puissance de conviction dont les sorciers indiens se sont montrés les agents en partie sincères.

Voilà ce qui explique la conjonction du passé et du présent. Voilà qui peut susciter l'humilité des chercheurs d'aujourd'hui et de demain : nous ne connaissons jamais quel fut le premier Indien qui a su découvrir la propriété hallucinogène du Psilocybe cueilli sur un tronc pourri ou dans la prairie marécageuse, pas plus que nous ne saurons jamais le nom de celui qui dessina le premier bison sur la voûte d'Altamira.

Tel fut le cheminement d'une antique découverte, que successivement les prêtres mayas, les curanderos mazatèques, zapotèques, mixe et nahuatl, enfin les voyageurs, ethnologues, mycologues, chimistes et psychiatres du xx<sup>e</sup> siècle ont conduit jusqu'ici. Souhaitons que les étapes n'en soient point achevées!